Revue Commune
Congrès des écrivains de juillet 1937
Valence, Madrid, Paris
L'intervention d'ANDRÉ CHAMSON à Paris le 17 juillet

J'ai reçu mission de présenter le compte rendu des séances du congrès. Je dirai d'abord une seule chose : ce congrès devait se tenir en Espagne et il s'y est tenu. Je n'ajouterai rien, car ce qui importe, c'est de vous parler de l'Espagne.

Ce qui m'a frappé tout d'abord c'est ce que j'appellerai la paix de l'Espagne, l'ordre de l'Espagne, la civilisation de l'Espagne.

De village en village, nous avons trouvé partout le même aspect de fécondité et d'allégresse. Cette fécondité ne suffit pas d'ailleurs à dissiper toute idée de guerre, mais, dans cette Espagne nouvelle, de nouveaux rapports de l'homme et de la terre ont été créés par la révolution et c'est pour tout cela qu'il y a, dans les villages, de l'allégresse et de la fécondité, parce que pour la première fois le paysan espagnol cultive une terre qui lui appartient.

Une autre remarque s'impose : c'est la densité humaine que l'on trouve dans ces villages espagnols.

Dans chacun de ces villages, j'ai demandé aux gens s'ils étaient du pays et dans un très grand nombre de cas — je ne peux pas donner une proportion — les gens m'ont répondu qu'ils n'étaient pas de ce village, mais d'Andalousie ou d'Estrémadure, actuellement occupées par les rebelles; et j'ai senti que, chose nouvelle dans l'histoire de la péninsule, pour la première fois depuis des siècles, l'unité de l'Espagne était en train de se faire à la faveur de cette grande migration.

C'est une chose qui m'a frappé et je pense que pour l'avenir matériel et spirituel de l'Espagne, elle fera, plus que tous les efforts des gouvernements centralisateurs.

Nous avons trouvé dans les villes l'ordre et la sécurité. Je ne veux pas dire que les agents y règlent la circulation, que les tramways circulent, que les taxis sont nombreux dans les rues de Barcelone et de Valence, mais que le visage des villes d'Espagne est semblable au visage des villes civilisées de notre Occident.

De même que je remarquai la fécondité de la terre et la confiance des paysans au milieu de cette fécondité, je dois dire qu'il y a peu de pays au monde où s'élèvent tant de bâtisses nouvelles qu'en Espagne. J'ai été frappé de voir monter partout vers le ciel des échafaudages et des maisons nouvelles. Il y a là une espèce d'engagement de la volonté des

hommes. Il ne se borne pas à la vie matérielle, mais il s'étend à toute la vie spirituelle et à toute la civilisation de l'Espagne.

Nous avons, à quelques-uns, fait une petite pointe jusqu'à Cuenca, non loin du front de Teruel, et dans cette ville de Cuenca, au milieu du pays, nous avons trouvé deux hommes : le vieux professeur humaniste qui n'a pas quitté sa ville depuis trente années et qui veille sur la culture dans son petit coin, et le conservateur des objets d'art dont le souci était le répertoriage des objets conservés par lui.

J'évoquerai, pour mes camarades qui sont ici, Peniscola, ce petit village au bord de la mer, où tout le monde nous a rendu honneur, où tout le monde a salué en nous des intellectuels de tous les pays, et où les femmes tendaient partout des châles de toutes les couleurs pour nous accueillir. Quel plus beau témoignage de l'attachement du peuple espagnol aux sentiments de la beauté et de la joie !

Et pourtant, camarades, si l'Espagne est un pays calme et fécond, il suffit de traverser un tunnel percé dans la montagne. Pour que cette civilisation soit livrée au massacre et à la destruction. J'ai rarement éprouvé une impression plus forte que lorsque, avant quitté la gare de Cerbère, où le drapeau tricolore flottait, nous avons traversé le petit tunnel de Port-Bou, et où, à quelques mètres du territoire français, il était tout à coup permis de tuer des hommes, des femmes, des enfants même.

Les traces du bombardement étaient encore présentes. C'est sur ce contraste violent que nous avons tous basé notre expérience. Jamais ne s'est présenté à mes yeux plus grande opposition entre la mort et la vie.

Je ne voudrais pas avoir l'air de faire le récit d'un voyage héroïque en Espagne. Les journaux vous en ont appris plus que nous n'avons vu. Mais je puis rapporter la simple expérience de notre voyage, pour témoigner de toute la réalité : Gérone, la veille de notre passage, était bombardée, Barcelone perdait cent cinquante morts et des blessés en proportion. Tarragone était bombardée, d'autres villes sont bombardées à l'heure actuelle ou le seront demain. Des morts partout.

Je sens cette expérience très fortement, mais je sens aussi, à vouloir vous la faire partager, les limites de mon pouvoir.

Elle peut devenir plus forte encore lorsqu'au lieu de penser à l'Espagne, on pose le problème suivant d'autres termes et si l'on dit : il y a la guerre en Espagne, « c'est un morceau de notre vie, de notre civilisation de notre culture, livré à la mort et à la ruine. » Voilà la situation que nous avons trouvée là-bas.

Après vous avoir dit ce que nous avons vu, je voudrais essayer d'analyser ce fléau, cette guerre d'Espagne, d'en retracer l'évolution.

Vous connaissez comme moi, camarades, les circonstances de la lutte.

Un pronunciamiento, suivant les vieilles modalités de ce pays, éclate un jour. Mais l'Espagne échappe à son destin séculaire parce qu'il se trouve un peuple tout entier pour bloquer le pronunciamiento.

De ce jour, on peut dire que l'Espagne échappe à son propre destin et qu'elle s'élève au-dessus de son histoire.

Alors, sur cette résistance du peuple de Madrid, du peuple de Barcelone, de Valence et de toute l'Espagne, sur cette lutte révolutionnaire soutenue par les comités, les milices, le pronunciamiento est écrasé partout où la densité humaine est suffisamment importante pour faire échec aux moyens techniques mis en action.

Car c'est une chose bouleversante de constater que, partout où cette densité humaine a été suffisante, les rebelles ne se sont pas emparé du pouvoir. Ils s'en sont emparé partout où il n'y avait que de petites villes ou des déserts, mais nulle part où l'homme pouvait dire « présent! » (sauf à Séville et Saragosse, places de guerre, où l'armée était maîtresse).

Devant cette résistance, la guerre se modifie. Le pronunciamiento devient une guerre moderne, une guerre de canons, de motorisation. Mais, si nous suivons cette évolution dans le temps, nous pouvons dire qu'à cette modernisation par les rebelles, camarades, un nouveau rétablissement de la République espagnole a été opposé par la réaction spontanée du peuple, dans la rue, par la réaction des milices sur tous les fronts et par l'organisation d'une armée populaire, armée qui soutient aujourd'hui les destinées de la République.

Camarades, nous pouvons prévoir sans jouer au prophète, que dès maintenant, devant la résistance de cette nouvelle armée, l'attaque se modifie encore.

Dès le premier jour, ce fut l'attaque de l'étranger grâce aux capronis italiens. C'est de plus en plus l'attaque de l'étranger combattant en face de la République espagnole.

Car maintenant, il n'y a plus de rebelles, plus de Franco, plus de Queipo de Llano, mais seulement « des Italiens, des Allemands, des Maures ».

Notre métier d'écrivains comporte un certain maniement de la psychologie.

Vous pouvez parler en Espagne de la guerre civile, des rebelles, des factieux, des généraux, sur un plan abstrait... Mais si vous êtes au milieu de la guerre, ces mots tombent. Un Espagnol à Madrid ne vous parlera pas de rebelles; il vous dira « avions allemands, avions italiens ».

Et parallèlement à cette évolution technique de la guerre, nous pouvons suivre une autre évolution, qui concerne l'éthique.

Au début, pour faire réussir en coup de fouet ce vieux pronunciamiento espagnol, on a utilisé la terreur rapide et la fusillade : des centaines d'ouvriers et de républicains ont été massacrés, mais jusqu'à Badajoz cette technique n'a rien donné. Elle n'a pas amoindri la résolution des cœurs.

A cette fureur a succédé une autre technique, celle de la guerre totale, de l'écrasement total des petites villes : de Guernica par exemple.

Je voudrais vous dire une chose (je me suis posé la question et on est en droit de le faire) : cette guerre totale ne va-t-elle pas devenir maintenant une guerre d'extermination, une guerre du type colonial le plus atroce ?

Mais je sens qu'il faut pénétrer plus avant dans le problème, essayer de préciser quels sont, quels doivent être nos rapports réels avec cette Espagne en guerre aujourd'hui.

Nous devons d'abord dire que notre rapport avec l'Espagne a été un rapport de solidarité ouvrière et révolutionnaire. Cette solidarité a donné à plein et je veux ici rendre hommage à tous ceux des camarades que j'ai vus là-bas qui, dès le premier jour, ont été porter l'offrande de leur vie et qui luttent encore dans les rangs de l'armée républicaine. Pour tous ceux qui sont allés se battre pour la liberté en Espagne, je ne trouve pas de mots, devant vous, pour dire dans quelle fraternité, dans quel amour, dans quelle dépendance affectueuse je sens que nous sommes tous à leur égard.

Camarades, il y a une chose sûre, c'est que ce grand moment de solidarité révolutionnaire est dépassé à l'heure actuelle. En même temps que lui, une autre solidarité aurait dû jouer : la solidarité démocratique et républicaine, car elle est peut-être plus engagée encore que la solidarité ouvrière et révolutionnaire.

Je pense, en effet, pour ma part, que si l'Espagne républicaine tombait demain, sans doute le coup serait dur pour la classe ouvrière et la révolution prolétarienne. Il ne serait pourtant pas sans appel, parce que la classe ouvrière serait tombée les armes à la main, mais ce serait une terrible perte pour les Républiques tout court, car elles se seraient laissées mener à la déchéance sans rien faire pour soutenir le combat.

Un autre élément pouvait jouer : celui de notre sécurité nationale. Je ne vous dirai pas combien d'avions ont envoyé l'Allemagne et l'Italie, ni comment toutes nos communications se trouvent coupées à l'heure actuelle, et notre frontière du Sud menacée.

Je dis que les hommes responsables de nos destins seront des criminels (et je pense que l'on aimerait avoir l'avis des militaires de France à ce sujet) s'ils ne se préoccupent pas de ce problème.

Oui, toutes ces solidarités se trouvent dépassées. Il n'y a plus qu'une seule chose qui compte maintenant : c'est l'autorisation donnée par l'Europe à la guerre de se frayer un chemin dans la communauté européenne.

Je reviens à ma première conclusion. Je pense en pacifiste, en homme qui hait la guerre (ce que j'avais écrit jusqu'ici pouvait donner à entendre que j'étais un homme qui haïssait la guerre). J'étais, au moment de la grande guerre trop jeune pour l'avoir faite, mais maintenant que j'ai vu «la guerre» je la hais encore plus fortement.

Je voudrais m'adresser à nos camarades pacifistes, leur dire que dans ce débat élevé à l'heure actuelle, dans ce débat soulevé par la présence de la

catastrophe sur nos têtes à tous, si nous abandonnons l'Espagne, c'est donner l'autorisation à la guerre de venir chez nous. Il ne faut pas que notre pacifisme paralyse nos résolutions.

Je pense que, depuis un an, nous jouons un jeu absurde au sujet de l'Espagne, comme si c'était nécessaire de faire la preuve devant le fascisme que nous sommes pacifistes et que nous ne cherchons aucune raison de conflit. Il semble que nous n'ayons pas la conscience tranquille et que nous voulions donner aux Etats totalitaires la preuve que nous ne cherchons pas la guerre. Il n'y a pourtant pas de raison de penser que Hitler et Mussolini pensent que la France veuille la guerre, et ils savent, eux, vers quel but ils marchent !

J'ai essayé de rendre mon témoignage, d'aborder ce problème de la guerre et de la paix, mais je sens qu'il excède mon effort de ce soir. Je rapporte cependant une certitude de là-bas : c'est que laisser faire la guerre en Espagne, c'est laisser faire la guerre en Europe. Cette idée, pour si simple qu'elle soit, a du moins l'avantage d'avoir été éprouvée sur place et d'être l'engagement total d'un homme qui revient de là-bas.

Et maintenant, je voudrais me retourner vers cette Espagne d'où nous venons, et la remercier de ce qu'en sa magnifique détresse elle a su donner à nos cœurs et à nos esprits.

C'est le pays le plus voisin du nôtre. Par le pays basque et par la Catalogne, il entre en nous et nous entrons en lui comme si les réalités de la chair et de l'esprit avaient déjà modifié les frontières que l'histoire a tracées entre les peuples. Entre elle et nous la seule frontière qui nous fût sensible a été la frontière du malheur. Ce n'est pas assez pour découvrir une différence.

Car, cette sécurité dans laquelle nous sommes encore, je ne peux pas croire qu'elle soit réelle, maintenant que j'ai vu ces grandes cités ou ces humbles villages sous les bombardements.

Dans cette nuit de Valence où les cris des sirènes annonçaient la mort, où le miaulement des bombes s'éparpillait autour de nous, dans ces nuits de Madrid où des obus martelaient la ville de leur cadence régulière comme un marteau retombant sur l'enclume, je ne savais plus si je pensais à l'Espagne ou si je pensais à mon pays.

Depuis mon retour dans cette sécurité de Paris, qui semble encore augmentée par les fêtes qui nous entourent, je sens monter en moi cette angoisse que fait naître le silence du front, cette angoisse qu'éveillait le frémissement silencieux de la petite aube que je regardais monter de ma fenêtre il y a quelques jours sur Madrid, martyrisée.

Nous, qui sommes entre la paix et la guerre, nous avons le droit d'avoir peur : nous n'avons pas le droit de laisser diminuer la lucidité de notre esprit, ni la résolution de notre âme. Mais nous avons le droit de dire qu'il n'est que temps de faire barrage à la catastrophe et de sauver l'Europe de la ruine à laquelle elle semble se condamner. Accepter la

guerre d'Espagne, ne pas vouloir que son terme légal intervienne dans les délais les plus brefs possibles, par la victoire du gouvernement de la République, par le rejet hors des frontières de la péninsule des armées d'invasion venues de l'étranger, c'est accepter la fatalité de la guerre européenne. Cette fatalité nous ne l'acceptons pas.

Mais tandis que je trace ainsi ce que je crois être notre devoir, qui est de ne pas accepter que la guerre se fraye un passage à travers la communauté européenne, je pense au devoir plus lourd que l'Espagne toute entière a accepté avec une fermeté plus grande que celle que nous apportons à préserver nos vies. Ce plus lourd devoir, c'est celui de soutenir sans plier, la guerre qui lui est faite.

Depuis un an, l'Espagne se bat contre la guerre.

Depuis un an, elle soutient la lutte inégale d'un peuple pacifique, contre le ramassis de tous les aventuriers et de tous les condottieri de la technique du massacre.

Ce que l'Espagne a fait, peut-être qu'aucun autre peuple au monde n'aurait pu le faire. Il y fallait un mépris de la mort et une allégresse de vie dont nous avons senti la grandeur et la puissance dans cette ville de Madrid lorsque, sous les bombardements, nos amis espagnols chantaient, sur un vieil air populaire, la romance de leur résistance et de leur victoire :

Madrid qui bien résista (ter),
Ma petite Mère,
Ils l'ont bombardée (bis).
Mais des bombes se riaient,
Ma petite mère,
Les gens de Madrid (bis).

Je veux évoquer enfin ce petit village où nous avons déjeuné à quelques dizaines de kilomètres de Madrid, dans une atmosphère qui était déjà celle du front.

Tandis que nous mangions, les enfants sont venus chanter sous nos fenêtres. Voix cristallines, admirablement accordées dans la lumière blonde, qui s'accordait elle-même à la couleur des aires à blé et des maisons basses du village.

Jamais l'allégresse de l'Espagne ne nous avait entourés avec tant de force et de fraîcheur naïve. Nous sommes descendus sur la place pour caresser ces jeunes visages. Dans le silence de l'Espagne, dans la solitude austère, les enfants chantaient comme s'ils avaient participé à la plus belle fête du monde. Jamais la joie de la vie ne fut aussi évidente à tous nos sens.

Mais, cherchant l'ombre des arbres, je me trouvais brusquement au milieu d'un groupe de femmes. Paysannes en costumes noirs pareilles aux paysannes de chez moi, si peu étrangères qu'il me semblait les revoir et renouer avec elles une vieille connaissance,

Elles m'ont demandé quel était mon pays. J'ai dit : La France. Une m'a dit alors : « Nous sommes voisins, nous sommes frères. » Je sentais ma vie plus en suspens qu'elle ne l'avait été quelques heures auparavant à Valence sous le bombardement des avions. J'ai dit en montrant le village et les champs qui le font vivre : « C'est votre pays, ici ? - Non, me répondirent-elles, nous sommes de l'Estrémadure, de Badajoz... les hommes... » Une jeune fille souleva doucement sa jupe, dans un geste si nécessaire qu'il semblait être le mouvement même de la pudeur. Sur une cuisse ronde qui avait la couleur du pays, celle des champs, des maisons et du soleil, je vis une blessure à peine refermée...

Autour de moi, sur tous les visages, des larmes coulaient et j'ai pleuré, moi aussi, sans même penser à mettre mes mains devant mes yeux.